

Le Temps - 31/05/06 – Critique

GILLES JOBIN, LA FIÈVRE DU DÉSIR EN ACCÉLÈRE - A Lausanne, l'artiste sublime le désarroi de la jeune génération

Par Alexandre Demidoff

La plus ambitieuse. La plus belle peut-être. L'une des plus douloureuses aussi. *Double Deux*, nouvelle création de Gilles Jobin, dès ce soir à Lausanne, électrise, agace, émeut, confirme surtout la maîtrise du chorégraphe suisse. Sur une scène nue comme les docks la nuit à New York, douze hommes et femmes veillent, jeunesse déchaussée dans l'attente d'on ne sait quoi.

Mais voici que cognent des tablas, des djembés, prodiges de la machine à sons de Cristian Vogel. Voici aussi que les cœurs cavalent, que les corps se dégivrent et qu'explode l'ordonnance initiale : la tribu s'éparpille, ce sont des danseurs-hélice chahutés par le vent, des « sans toit ni papier » cherchant à s'enraciner dans un regard, un geste ou un murmure. Ils chutent, rebondissent, dans l'impatience d'une main qui se tendrait, d'un dialogue qui se nouerait du bout des doigts et cette hâte-là est déjà une nouveauté chez Gilles Jobin, adepte de la lenteur, croyait-on.

A quoi reconnaît-on une œuvre scénique ? A la capacité d'un artiste de se renouveler, tout en restant fidèle à sa palette. Gilles Jobin, 41 ans, a ce talent. Dès son *A+B=X* en 1997, ce fils de peintre se distingue par un rapport plastique à la scène : des corps nus dressés vers le ciel, jambes en V ; mais aussi des attractions de pieuvres au ras du sol, mouvements qui composent des spectacles-tableaux comme *The Moebius Strip* en 2001. Le créateur dilate le temps, inventant ainsi des microcosmes archaïques.

Alors, *Double Deux*? Dans la continuité et en rupture à la fois. Au départ, une préoccupation formelle : le pas de deux, cet art de faire vivre en vol un couple. Sur le plateau, douze danseurs se sont noués et dénoués pendant trois mois de répétitions. Devant le public aujourd'hui, ils éprouvent d'abord la solitude panique de la boule de billard aspirant au repos du trou. Les hostilités suivent : un homme et une femme s'empoignent, la scène est champ de chamaillerie, offenses et ripostes. A l'harmonie rêvée du pas de deux classique, Gilles Jobin substitue la loi du déséquilibre. Chaque duo est jeu de forces. Exemple : ce moment de folie où les danseurs se giflent - gifles théâtrales. La main frappe, la claque fuse, les corps tombent.

Double Deux - c'est sa beauté - relève du théâtre intime, mais à grande échelle : chaque geste est adresse rageuse à l'autre, désir de se frotter à lui et dans cette quête-là, il y a des voluptés qui consolent. Le propos pourrait lasser. Mais non. Gilles Jobin module sa matière jusqu'à l'apothéose. Sous un ciel d'apocalypse, des individus s'attellent les uns aux autres. Dans leurs yeux, un cri. Dans leurs halètements, l'espoir épuisé. La jeunesse

aux aguets du début est à présent une communauté de morts-vivants. L'angoisse d'une génération dans des silhouettes stupéfaites.

La double vie réussie du chorégraphe

L'artiste a désormais un pied à Annecy.

Six cents spectateurs au *Théâtre de Bonlieu* à Annecy. Gilles Jobin et ses danseurs ont vécu les 11 et 12 mai la tension des grands soirs. C'est au bord du lac, au cœur d'un de ces théâtres-paquebots dont les Français ont le secret, que l'artiste vaudois a créé Double deux.

Ce titre-là est un symbole. Depuis le début de l'année, le chorégraphe assume une double vie : un pied à Genève, un autre à Annecy. Il bénéficie en France d'un soutien de poids, celui de Salvador Garcia, directeur avisé de Bonlieu. Avantage : l'équivalent chaque année pendant trois ans de 210000 francs en prestations et en argent.

« Ce qu'il y a d'intéressant, c'est de développer des projets dans la durée, explique Gilles Jobin. Salvador Garcia fait un travail de conquête et de sensibilisation du public auquel je suis associé. Parallèlement à ma création, j'ai animé un stage pour une quarantaine d'amateurs. Ce genre d'action est une spécialité française. En Suisse, faute de moyens, cela se fait peu. »

Gilles Jobin songerait-il à l'exil ? « Pas question. En France, il y a certes une attention aux artistes qui n'existe pas ici. C'est ce que j'appellerais la culture de la culture. Mais ici nous avons moins de servitudes, de missions culturelles à remplir. Je cumule les avantages des deux systèmes. Reste ce gros problème : je cherche toujours un studio à Genève, un espace où ancrer mon travail dans la durée. »